

**Retour sur une conférence de Yves LUGINBÜHL au FIG de Saint-Dié de 2012.  
« Crises et valeur des paysages ».**

***Bibliographie : Y. Luginbühl, Directeur de recherche émérite au CNRS.***

*« La mise en scène du monde, construction des paysages européens », CNRS Éditions, 2012.*

*« La Convention européenne du paysage au service de la démocratie et des droits de l'homme » in « Paysages européens et mondialisation », ouvrage collectif, Champ Vallon, 2012.*

C'est à un parcours historique passionnant dans « la dimension politique indéniable du paysage » que nous a conviés Yves Luginbühl. N'ayant trouvé aucun compte-rendu de cette conférence sur internet, j'en propose ici un modeste résumé. Car ses analyses aident à une lecture critique des paysages que nous travaillons en classe avec nos élèves.

**La crise peut-elle se voir par les paysages?** Pour Yves Luginbühl, la réponse est affirmative. Partant de l'expression de Gaston ROUPNEL qui parlait du « temps inexorable des paysages », il note que le temps ne progresse pas mécaniquement mais qu'il est heurté. L'histoire des paysages, comme celle de l'économie, est traversée par des crises. Ces crises sont des périodes de mutation du regard sur les paysages et des valeurs prêtées aux paysages.

La crise occidentale du XIV<sup>ème</sup> siècle sert de point de départ à sa démonstration. Le système agraire féodal, fondé sur une production essentiellement céréalière est à bout de souffle. Pour faire face à toute croissance de la population, la seule solution dont on dispose est d'augmenter la surface consacrée aux céréales. Cela se fait au détriment des zones de pâturage collectif pour les troupeaux. On manque de ce fait de protéines animales. Dans un système où il n'y a pas de propriété individuelle du sol, sauf pour les seigneurs, la gestion collective des terres, et donc de la crise alimentaire, ne trouve pas d'issue. Ce contexte, marqué par des dérèglements multiformes (péjoration climatique, guerres, épidémies), voit la réalisation de paysages sur des enluminures, des fresques qui proposent une nouvelle gouvernance territoriale. Représentations idéalisées, ils relèvent du discours politique. Le cas de la fresque de Lorenzetti à Sienne est particulièrement connu (« Du bon et du mauvais gouvernement »). Les campagnes soumises à un mauvais gouvernement sont livrées au friches et au pillage. Dans l'oeuvre de Pietro Crescenzi (« Livre des profits champêtres », 1306-1309, traduit en Français en 1373), la fenaison est partout représentée. On cherche à la promouvoir car on se pose la question du développement de l'élevage, c'est-à-dire des protéines d'origine animale.



Miniature tirée du « Livre des profits champêtres » de Pierre de Crescenzi, manuscrit du XV<sup>ème</sup> siècle. Source BNF

Le paysage comme discours politique est donc lié au processus de fond de privatisation du sol ( les « enclosures », qui ont commencé en Angleterre dès le XIII<sup>ème</sup> siècle) et correspond à une recherche d'intensification des cultures grâce à des innovations. Il annonce l'avènement futur d'un système de gestion capitaliste des territoires et des productions qui fera la fortune de l'aristocratie foncière et de la bourgeoisie qui commence à investir dans l'agriculture.

S'appuyant sur les analyses d'Alain ROGER, Yves Luginbühl indique d'ailleurs que c'est au XV<sup>ème</sup> siècle que naît la notion de paysage. Le terme « lantscap » apparaît en Hollande à la fin de ce siècle. Il renvoie au « vette lantscap », le paysage gras, c'est-à-dire vert, propice à l'élevage. Terme qu'il est intéressant de rapprocher de l'allemand « landschaft » (mot à mot, gouvernement d'un territoire par une société). Le début de la peinture de paysage en Hollande est concomitant à l'essor des polders. Un des exemples les plus éloquents est celui de la peinture de 1606 d'un anonyme flamand représentant le polder d'Enkhuizen, où l'on ne voit que de l'élevage, nécessaire pour attendre la désalinisation de ces terres récemment gagnées sur la mer.



Anonyme flamand, « Le polder d'Enkhuizen », 1606, Enkhuizen, Hôtel de ville, Pays-Bas.  
*Peinture sur bois, propriété de la municipalité d'Enkhuizen. Merci à Madame Margriet Talstra, responsable culturelle, pour sa gracieuse mise à disposition.*

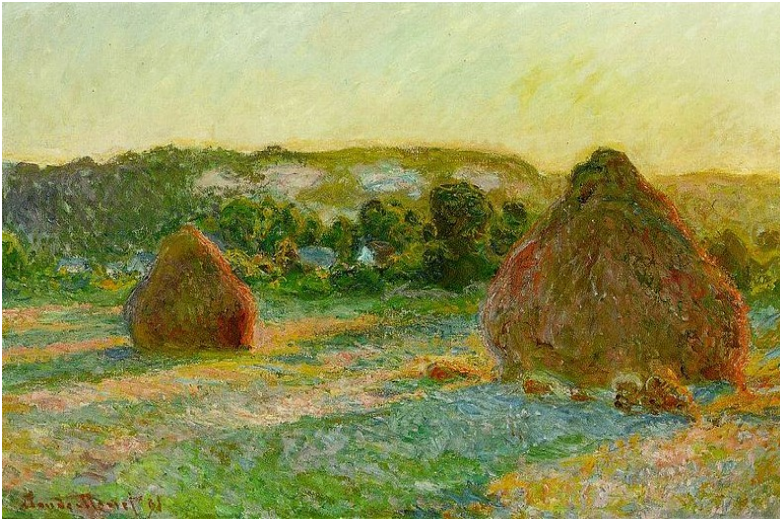
Il y a dans ce paysage la représentation d'un nouveau système d'exploitation du territoire, promu par la bourgeoisie urbaine grâce à des investissements publics et privés ( par exemple ceux des sociétés de transport sur les canaux). Ce modèle paysager, largement empreint de la symbolique pastorale biblique, accompagne les évolutions de l'agronomie qui entraînent une amélioration de la productivité des terres en Europe jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle. En ce siècle, l'Angleterre est le berceau d'innovations fondamentales dans la culture du fourrage ( par exemple, la culture du ray-grass) qui permettent un essor de l'élevage du bétail enfermé. Le paysage peint conserve donc bien souvent la portée culturelle et politique d'un discours sur le système de propriété et d'exploitation de la terre. N'est-ce pas ce dont témoigne le tableau de 1750 de Gainsborough, « M. et Mrs Andrews »?



« Mr et Mrs Andrews », 1750, National Gallery

À partir de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, le productivisme industriel et le libéralisme qui s'affirment induisent de nouvelles représentations. Deux modèles paysagers s'imposent alors: le sublime et le

pittoresque. Le sublime correspond au vieux rêve prométhéen de l'homme, celui de forcer la nature par des transformations radicales. On trouvait « sublimes » dans l'Angleterre des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles les paysages industriels avec leurs logements ouvriers ! À cette affirmation d'un nouveau référentiel idéologique répondront bientôt les premières inquiétudes et donc les premières mesures de protection de la nature au XX<sup>ème</sup> siècle (première loi en 1906). Quant au pittoresque, très souvent inspiré du monde rural, il envahit la peinture du XIX<sup>ème</sup> dans un moment où le monde urbain gagne du terrain.



Claude Monnet, Meules (fin de l'été),1891, Art Institute of Chicago.

Les crises du XX<sup>ème</sup> et du XXI<sup>ème</sup> siècle ( sociales, financières, politiques, écologiques) provoquent l'émergence de nouvelles préoccupations liées à l'environnement et donc de nouvelles représentations. Le paysage rêvé de la campagne s'efface progressivement devant celui de la « nature », lorsqu'elle reste encore, sur le caractère intact de laquelle on fantasme (« le grand nord », « la savane »...). Cette recherche traduit sans doute la perte de repères paysagers que les évolutions de la modernité viennent troubler. Pour en convaincre son auditoire, le conférencier projette les photos d'un paysage « rural » de la plasticultura en Espagne, d'un lotissement derrière un panneau « rue du bocage ». De nouveaux modèles paysagers s'affirment alors. Il y a ceux du pittoresque qu'il soit écologique ( jungle, réserve naturelle...) ou nostalgique. Ceux aussi de la modernité ( par exemple le centre commercial ). Nous sommes donc bien au coeur d'une période de mutation du regard sur les paysages et leur valeur.

Yves Luginbühl conclut en estimant que notre époque est celle de l'émergence de la participation à la gouvernance des paysages et donc des territoires. Selon lui, le paysage n'est plus seulement le lieu du regard mais celui de l'action. Il fait ici explicitement référence à la Convention européenne du paysage ( Texte de 2000, entré en vigueur en 2004).